

A L'IMPÉRATRICE

Suave et pur jasmin d'Espagne  
Où se posa l'abeille d'or,  
Une grâce vous accompagne  
Et vous possédez un trésor ;

Vous, le sourire de la force,  
Le charme de la majesté,  
Vous avez la puissante amorce  
Qui prend les âmes — la bonté !

Et, derrière l'Impératrice  
A la couronne de rayons,  
Apparaît la consolatrice  
De toutes les afflictions.

Sans que votre cœur ne l'entende  
Il ne saurait tomber un pleur ;  
Quelle est la main qui ne se tende  
Vers vous, du fond de son malheur ?

Pensive, auguste et maternelle,  
Tenant compte des maux soufferts,  
Vous rafraîchissez de votre aile  
Les feux mérités des enfers.

Ce n'est pas seulement vers l'ombre  
Que va le regard de vos yeux,  
Dans la cellule étroite et sombre  
Faisant briller l'azur des cieux ;

Ce regard que chacun implore,  
Qui luit sur tous comme un flambeau,  
S'arrête, plus touchant encore,  
Quand il a rencontré le Beau.

L'enthousiasme y met sa flamme  
Sans en altérer la douceur ;  
Si le génie est une femme,  
Vous lui dites : « Venez, ma sœur ,

« Je mettrai sur vous cette gloire  
Qui fait les hommes radieux,  
Ce ruban teint par la victoire,  
Pourpre humaine digne des dieux ! »

Et votre main d'où tout ruisselle,  
Sur le sein de Rosa Bonheur  
Allumant la rouge étincelle,  
Fait jaillir l'astre de l'Honneur !

II

Oh ! quelle joie au séjour morne  
Des pauvres Enfants détenus,

Limbes grises, tombeau que borne  
Un horizon de grands murs nus.

Lorsque la porte qui s'entr'ouvre,  
Laisant passer le jour vermeil,  
A leurs yeux ravis vous découvre  
Comme un ange dans le soleil!

Pour le penseur chose effrayante!  
L'homme jetant à la prison  
La faute encore inconsciente  
Et le crime avant la raison!

Là sont des Cartouches en herbe  
Dont les dents de lait ont mordu,  
Comme un gâteau, le fruit acerbe  
Qui pend à l'arbre défendu;

Des scélérats sevrés à peine;  
De petits bandits de douze ans,  
D'un mauvais sol mauvaise graine,  
Tous coupables mais innocents!

Hélas! pour beaucoup la famille  
Fut le repaire et non le nid,  
La caverne où gronde et fourmille  
Le monde fauve qu'on bannit.

Vous arrivez là, douce femme,  
Lorsque sommeille encor Paris,  
Faisant l'aumône de votre âme  
A ces pauvres enfants surpris.

Vous accueillez leur plainte amère  
Leur long désir de liberté,

Et chacun d'eux vous croit sa mère  
A se voir si bien écouté.

Vous leur parlez de Dieu, de l'homme,  
Du saint travail et du devoir,  
Des grands exemples qu'on renomme,  
Du repentir qui suit l'espoir;

Et la prison tout éblouie  
Par la céleste vision,  
De la lumière évanouie  
Conserve longtemps un rayon!

### III

Il est d'autres cités dolentes  
Que d'autres Dante décrient;  
Les heures s'y traînent bien lentes,  
La faute a la rougeur au front.

Là gémissent les vierges folles  
Qui vont sans lampe dans la nuit;  
Les paresseuses aux mains molles  
Que l'éclat d'un bijou séduit,

La coupable, presque novice,  
Trébuchée au chemin glissant,  
Et toutes celles que le vice  
Sur son char emporte en passant.

Sans craindre pour vos pieds la fange,  
Vous traversez ces lieux maudits,  
Comme en enfer, un bel Archange  
Qui descendrait du Paradis.

Vous visitez dortoirs, chapelle,  
Et la cellule et l'atelier,  
Allant où chacun vous appelle  
Et ne voulant rien oublier.

Si, dans la triste infirmerie,  
Au chevet, où râle la mort,  
Vous trouvez une sœur qui prie,  
L'innocence près du remord,

Vous ployez les genoux, et l'âme,  
Dont l'aile bat pour le départ,  
Croit voir resplendir Notre-Dame  
A travers son vague regard.

Lorsque se tait la litanie,  
Vous vous penchez pour mieux saisir  
Sur les lèvres de l'agonie  
Le suprême et secret désir.

La jeune mourante, éperdue,  
Qui ne parlait plus qu'avec Dieu,  
D'une voix à peine entendue  
Confie à votre cœur son vœu.

Cet humble vœu, dernier caprice,  
Est recueilli pieusement,  
Et de l'enfant l'Impératrice  
Exécute le testament.

15 août 1866.

A CLAUDIUS POPELIN

SONNET

Le Temps efface l'Art avec un doigt trop prompt,  
Et l'Éternité manque à la forme divine.  
Le Vinci sous son crêpe à peine se devine,  
Et de Monna Lisa l'ombre envahit le front.

Ce que nos yeux ont vu, bien peu d'yeux le verront.  
On cherche au Vatican Raphaël en ruine,  
Michel-Ange s'éteint aux murs de la Sixtine,  
Comme Apelle et Zeuxis ils s'évanouiront.

Mais toi, mon Claudius, tu fixes ta pensée ;  
Tel que l'ambre une fleur, l'immarcescible émail  
Contre les ans vaincus abrite ton travail.

Des reflets de l'iris ton œuvre est nuancée,  
L'ardente transparence y luit sur le paillon,  
Et chez toi l'Idéal a toujours son rayon.

1866.

A INGRES

SONNET

(En réponse à l'envoi d'un fragment de l'*Apothéose d'Homère*)

Du plafond où, les pieds sur le blanc escabeau,  
Trône Homère, au milieu de l'immortelle foule  
Dont le chœur dans l'azur s'étage et se déroule,  
Pour m'en faire présent tu coupas un lambeau.

Merci, maître vaincu, prêtre fervent du beau,  
Qui de la forme pure as conservé le moule,  
Et seul, resté debout dans ce siècle qui croule,  
De l'antique idéal tiens toujours le flambeau!

Tes nobles fils, Eschyle, Euripide et Sophocle,  
Descendus de ton ciel pour rayonner chez moi,  
Déposent leurs lauriers et leurs vers sur un socle;

Et mon humble logis, devenu, grâce à toi,  
Riche comme un palais et sacré comme un temple,  
Pour ces hôtes divins est à peine assez ample!

1866.

LE ROSE

SONNET

Je connais tous les tons de la gamme du rose,  
Laque, pourpre, carmin, cinabre et vermillon.  
Je sais ton incarnat, aile du papillon,  
Et les teintes que prend la pudeur de la rose.

A Grenade, des bords que le Xénil arrose  
J'ai, sur le Mulhacen lamé de blanc paillon,  
Vu la neige rosir sous le dernier rayon  
Que l'astre, en se couchant, comme un baiser y pose.

J'ai vu l'aurore mettre un doux reflet pourpré  
Aux Vénus soulevant le voile qui leur pèse,  
Et surpris dans les bois la rougeur de la fraise.

Mais le rose qui monte à votre front nacré  
Au moindre madrigal qu'on vous force d'entendre,  
De la fraîche palette est le ton le plus tendre.

1867.

L'HIRONDELLE

SONNET

Je suis une hirondelle et non une colombe,  
Ma nature me force à voltiger toujours.  
Le nid où des ramiers s'abritent les amours,  
S'il y fallait couvrir, serait bientôt ma tombe.

Pour quelques mois, j'habite un créneau qui surplombe,  
Et vole, quand l'automne a raccourci les jours,  
Pour les blancs minarets quittant les noires tours,  
Vers l'immuable azur d'où jamais pleur ne tombe.

Aucun ciel ne m'arrête, aucun lieu ne me tient,  
Et dans tous les pays je demeure étrangère;  
Mais partout de l'absent mon âme se souvient.

Mon amour est constant, si mon aile est légère,  
Et sans craindre l'oubli, la folle passagère  
D'un bout du monde à l'autre au même cœur revient.

1867.

L'ODALISQUE A PARIS

A MADAME RIMSKI KORSAKOW

Est-ce un rêve? Le harem s'ouvre,  
Bagdad se transporte à Paris,  
Un monde nouveau se découvre  
Et brille à mes regards surpris.

Pardonnez mon luxe barbare,  
Bariolé d'argent et d'or;  
J'ignorais tout, un maître avare  
M'enfouissait comme un trésor.

A l'Orient mon élégance  
Laissant son antique oripeau,  
Saura bientôt faire une ganse  
Et mettre un semblant de chapeau.

A tout retour je suis rebelle,  
Qu'Oshman cherche une autre houri;  
Il est ennuyeux d'être belle,  
Incognito, pour son mari!

1867.

## A CHARLES GARNIER

(Réponse à une invitation à diner)

## ÉPITRE MONORIME

Garnier, grand maître du fronton,  
 De l'astragale et du feston,  
 Demain, lâchant là mon planton,  
 Du fond de mon lointain canton,  
 J'arriverai, tardif piéton,  
 Aidant mes pas de mon bâton,  
 Et précédé d'un mirliton,  
 Duilius du feuilleton,  
 Prendre part à ton gueuleton,  
 Qu'arrosera le piqueton.  
 Sans gants, sans faux col en carton,  
 Sans poitrail à la Benoiton,  
 Et sans diamants au bouton,  
 Ce qui serait de mauvais ton,  
 Je viendrai, porteur d'un veston  
 Jadis couleur de hanneton,  
 Sous mon plus ancien hoqueton.  
 Que ce soit poule ou caneton,  
 Perdreaux truffés ou miroton,

Barbue ou hachis de mouton,  
 Pâté de veau froid ou de thon,  
 Nids d'hirondelles de Canton,  
 Ou gousse d'ail sur un croûton,  
 Pain bis, galette ou panaton<sup>1</sup>,  
 Fromage à la pie ou stilton,  
 Cidre ou pale-ale de Burton,  
 Vin de Brie ou branne-mouton,  
 Pedro-jimenès ou corton,  
 Chez Lucullus ou chez Caton,  
 Avalant tout comme un glouton,  
 Je m'en mettrai jusqu'au menton,  
 Sans laisser un seul rogaton  
 Pour la desserte au marmiton.  
 Pendant ce banquet de Platon,  
 Mêlant Athènes à Charenton,  
 On parlera de Wellington  
 Et du soldat de Marathon,  
 D'Aspasie et de Mousqueton,  
 Du dernier rôle de Berton,  
 Du Prêtre-Jean et du Santon,  
 De jupe à traîne et de chiton<sup>2</sup>,  
 De Monaco près de Menton,  
 De Naple et du ministre Acton,  
 De la Sirène et du Triton,  
 D'Overbeeck et de Bonnington;  
 Chacun lancera son dicton,  
 Tombant du char de Phaéton  
 Aux locomotives Crampton,  
 De l'Iliade à l'Oncle Tom,  
 De Paul de Kock à Mélanchthon,  
 Et de Babylone à Boston.

<sup>1</sup> Sorte de gâteau milanais.<sup>2</sup> Tunique grecque.

Dans le bruit, comment saura-t-on  
Si l'on parle basque ou teuton,  
Haut allemand ou bas breton ?  
Puis, vidant un dernier *rhyton*<sup>1</sup>,  
Le ténor ou le baryton,  
Plus faux qu'un cornet à piston,  
Qu'une crécelle ou qu'un jeton,  
S'accompagnant du *barbiton*,  
Sur l'air de *Ton taine ton ton*,  
Chantera Philis et Gothon,  
Jusqu'à l'heure où le vieux Tithon  
Ote son bonnet de coton.  
Mais c'est trop pousser ce centon  
A la manière d'Hamilton,  
Où, voulant ne rimer qu'en *ton*,  
J'ai pris pour muse Jeanneton ;  
Dans mon fauteuil à capiton,  
En casaque de molleton,  
Je m'endors et je signe : *Ton*

ami THÉOPHILE GAUTIER.

28 octobre 1867.

<sup>1</sup> Vase antique en forme de corne.

## LA FUMÉE

SONNET

Souvent nous fuyons en petit coupé,  
Car chez moi toujours la sonnette grince,  
Et les visiteurs qu'en vain l'on évince  
Chassent le plaisir de mon canapé.

Couple par l'amour et l'hiver groupé,  
Nous nous serrons bien, car la bise pince ;  
Sur mon bras se cambre un corps souple et mince,  
D'un châle à longs plis bien enveloppé.

Dans une voiture au pas et fermée,  
Pour nous embrasser, il serait bourgeois,  
De baisser le store au milieu du Bois ;

J'allume un cigare et ma bien-aimée  
Un papelito roulé par ses doigts,  
Et l'Amour, pour voile, a cette fumée.

1868.

PROMENADE HORS DES MURS

SONNET

(D'après une eau-forte de Leys)

Une ville gothique, avec tout son détail,  
Pignons, clochers et tours, forme la perspective;  
Par les portes s'élance une foule hâtive,  
Car déjà le printemps des prés verdit l'émail.

Le bourgeois s'endimanche et quitte son travail;  
L'amoureux par le doigt tient l'amante craintive,  
D'une grâce un peu raide, ainsi que sous l'ogive  
Une sainte en prison dans le plomb d'un vitrail.

Quittant par ce beau jour, bouquins, matras, cornues,  
Le docteur Faust, avec son *famulus* Wagner,  
S'est assis sur un banc et joutit du bon air.

Il vous semble revoir des figures connues :  
Wohgemuth et Cranach les gravèrent sur bois,  
Et Leys les fait revivre une seconde fois.

25 octobre 1868.

UN DOUZAIN DE SONNETS

SONNET — DÉDICACE

Aux temps païens, toujours devant les temples fume  
L'hécatombe, des dieux apaisant le courroux.  
Vénus veut cent ramiers, Jupiter, cent bœufs roux;  
Pour ma déesse, moi, je n'ai rien qu'une plume!

Et j'ose dans l'azur, dont l'encens fait la brume  
Chez les Olympiens, m'élever jusqu'à vous,  
Et sur le blanc autel de vos divins genoux  
Déposer en tremblant l'ex-voto d'un volume.

Votre nom tutélaire, au frontispice luit,  
Chaque sonnet l'enchaîne au sonnet qui le suit;  
Tel un bracelet d'or dont l'agrafe est fermée.

Par vos perfections mes défauts sont couverts,  
Et sur votre portrait, s'enchâssant en camée,  
Rayonne la beauté qui manque dans mes vers!

24 avril 1869.

22.